

Le Festival international du cinéma en Abitibi-Témiscamingue

Élie Castiel

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1994). Le Festival international du cinéma en Abitibi-Témiscamingue. *Séquences*, (175), 7–8.



Fate

Aussi tourné en plans-séquences, douze en fait, *Fate* (Verhängnis) de l'Allemand Fred Kelemen se présente comme une œuvre austère, glauque et controversée. Sans calquer Jean-Luc Godard ou Chantal Akerman, Kelemen se sert du meilleur qu'ils ont à offrir pour alimenter une mise en scène, certes rigoureuse, mais d'une courageuse et sauvage créativité. Par choix esthétique, l'auteur utilise une image très granuleuse, comme pour mieux tracer les contours psychologiques des personnages et, pourquoi pas, renouer avec la nature brute du cinéma. Il n'est donc pas surprenant que le jury de la FIPRESCI ait attribué une mention au cinéaste pour son «portrait impitoyable de la société exprimé par une esthétique incisive».

L'ascétisme de *Fate* se retrouve dans *Borderline* (Metechnio) du grec Panos Karkanevatos. Le décor rocailleux d'une île grecque sert de toile de fond à un récit sur la recherche de l'autre, sur les origines et sur l'exil, thèmes de prédilection d'un Théo Angelopoulos auquel son compatriote Karkanevatos semble vouer une profonde admiration bien qu'il ne le dépasse jamais. *Curfew* (Hatta Ishaar Akhar), le premier long métrage du Palestinien Rashid Masharawi nous apparaît beaucoup plus heureux. Le récit des membres d'une même famille, prisonniers dans leur propre maison lors d'un couvre-feu décrété par les autorités israéliennes, sert de prétexte à une étude sur l'occupation, sur la tolérance et l'intolérance, et avant tout, sur la résignation et l'espoir. Diamétralement opposé, *Profession: Neonazi* (Beruf: Neo-Nazi) de Winfried Bonengel a suscité la controverse en Allemagne où la plupart des critiques ont traité le film de véritable outil de propagande nazie. Le personnage central est un certain Ewald Althans, beau jeune homme de 27 ans d'apparence inoffensive. Ce sont ses discours qui choquent et sèment la polémique. Il dénie l'holocauste et s'empresse de former les nouvelles jeunesse nazies. Ce jeu de provocation est d'autant plus absurde et dérangeant que ce héros d'un «nouveau monde» aurait été vu côtoyer les milieux homosexuels. Ce qui va à l'encontre des idéaux qu'il propage. Autant la mise en scène est sans invention, autant le cinéaste refuse le parti pris, incapable de se mouiller, optant pour un

cinéma de la facilité dont le seul intérêt est de nous faire découvrir un individu parmi tant d'autres, véritable danger pour la société.

Le cinéma gai fait par les gais renvoie la plupart du temps à une représentation de la beauté physique. À tel point que les corps exhibés deviennent des icônes intouchables, des instruments de rêves nocturnes et des outils de pure fantaisie. Avec tous ces ingrédients en main, l'américain Steve McLean a brossé le portrait d'un personnage énigmatique à travers trois âges de sa vie. Son film, *Postcards from America*, nous montre un anti-héros qui vit une enfance malheureuse due aux abus d'un père dégénéré: prostitution et aventures sexuelles sans lendemain s'en suivent. Il s'agit d'une vision hédoniste de l'existence malheureusement déformée par une mise en situation d'une lourdeur et d'une prétention insoutenables. Seule la photographie d'Ellen Kuras (*Swoon*) renvoie à une illustration visuelle d'une élégante beauté.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la section *First Cinema* ne comprend plus que des œuvres personnelles. Nous avons eu l'occasion de visionner des films grand public, accessibles. Ce qui n'enlève rien à leur intérêt. «Grand public» n'est pas nécessairement synonyme de «mauvais cinéma». *Priest*, de la Britannique Antonia Bird en est la preuve. L'histoire se résume en quelques mots: comment un jeune prêtre homosexuel parviendra-t-il à s'imposer dans une société captive de ses valeurs traditionnelles? Intentionnellement, le cinéaste expose le spectateur devant des situations explosives sans aller par quatre chemins. Il y a quelque chose de vidéésque dans cette démarche. Et tant mieux. Ce genre de mise en scène directe, presque naïve, laisse certains indifférents, préférant naviguer dans les eaux troubles du symbolisme et du non-dit. Antonia Bird s'éclate, s'extériorise et livre un film audacieux, provocateur et sans ambivalence. Le soir de la première, elle a eu droit à une ovation debout.



Postcards from America

Ce fut également le cas de l'Américaine Marita Giovanni pour ses *Bar Girls*, un des rares films américains traitant du lesbianisme. Il est dommage que ce voyage dans les vies de quelques citadines homosexuelles souffre d'une mise en scène paresseuse et sans invention.

Élie Castiel



Festival international du cinéma en Abitibi-Témiscamingue

Questionnements

À en juger par la programmation du Festival International du cinéma en Abitibi-Témiscamingue, le cru 1994 témoigne d'une année exceptionnelle. La preuve nous l'avons avec *Windigo*, de Robert Morin. Deuxième long métrage pour le cinéma après l'éclaté *Requiem pour un beau sans-cœur*, ce film a l'intelligence d'ouvrir le débat sur un sujet actuel: la situation des autochtones. *Séquences* consacre d'ailleurs tout un dossier au cinéaste dans le présent numéro. Si Robert Morin s'intéresse aux droits des Amérindiens, Jean-Daniel Lafond dresse un tableau percutant sur les enjeux politiques d'une période de l'histoire du Québec (voir entrevue p. 8). Pierre Vallières, Charles Gagnon, Francis Simard et Phil Comeau, quatre personnages en quête d'un pays, d'une cause à défendre, d'une raison pour mieux vivre, sont les principaux intervenants de *La Liberté en colère*. Il s'agit d'un film-phare dans l'histoire du cinéma québécois. Pour la simple raison qu'il nous interroge sur la stagnation morale, éthique et idéologique que constitue notre état actuel. Par le biais d'une enquête sur le FLQ, mouvement nationaliste québécois issu de multiples revendications sociales, Jean-Daniel Lafond questionne, analyse, dissèque et finit par nous emporter dans un tourbillon d'images passionnantes, autant de découvertes pour les uns que de remises en question pour les autres. Les héros du film ne sont pas fatigués, mais simplement désillusionnés. Fait étrange, malgré le passage du temps et l'apparition d'une nouvelle mentalité sociale, ils ont su conserver les idéaux qui ont animé leur jeunesse. Alors que le Québec traverse une crise d'auto-identification, *La Liberté en colère* propose de relancer des débats occultés par une société qui semble s'être perdue en chemin.

Autre primeur, *La Prédiction*, du Russe Eldor Riazonov, parle du passage du temps et de l'intégrité de l'artiste face à une société qui ne le comprend pas. Adapté d'un roman écrit par le cinéaste lui-même, *La Prédiction* n'est pas sans défaut (mauvais raccords, montage inconsistant, longueurs) mais il communique une émotion vibrante.



Une artiste

Comme à chaque festival, les courts métrages étaient à l'honneur. De Michèle Cournoyer, **Une artiste** juxtapose des éléments d'animation à ceux pris sur le vif. Il en résulte une fiction sur l'intégrité d'une jeune fille face aux exigences d'une famille qui ne comprend rien à son talent artistique. Cinq minutes auront suffi à la cinéaste pour nous raconter une histoire drôle et touchante. Dans **Confidence pour confession**, Éleine Dumont filme la solitude des êtres et finit par les laisser essouffés. Signes du temps, la cinéaste préfère filmer la réalité plutôt que le rêve utopique. Mais malgré une direction photo adroite signée Jonathan Freeman et un montage dynamique dû à la dextérité de Serge Noël, ce troisième court métrage d'Éleine Dumont demeure trop sage, compte tenu d'un propos qui aurait pu donner plus de place au délire et à l'exaltation.

C'est ce qu'a réussi Gabriella Spierer dans **\$1.99 P/Minute**, un autre court métrage sur la solitude d'un personnage qui se bat à coups de téléphone dans des agences spécialisées en appels érotiques. Il y a là un regard, une réflexion sur un choix de société prise dans dans l'abîme d'une sexualité brimée. Filmé en noir et blanc, ce petit film est également un petit bijou.

Quant à **Love Interruptus**, le premier court métrage de Carole Ducharme, on n'est pas certain si le regard qu'elle pose est penché sur le thème des amours féminines ou simplement sur la violence perpétrée envers les femmes. En traitant de deux thématiques à la fois, elle ne fait qu'amoinrir le propos d'une fiction, par ailleurs, élégamment filmée.

Les autres sujets courts qui précédaient la plupart des longs métrages faisaient preuve, dans l'ensemble, d'un savoir-faire sans aucun doute dû à l'enthousiasme des futurs cinéastes pour qui le cinéma est déjà un acte de foi.

Il nous paraît injuste de ne pas dire quelques mots sur la nouvelle bande-annonce du festival, «Du cinéma plus vrai que nature». Alliant les splendeurs de la nature en Abitibi-Témiscamingue avec les plus récentes transformations technologiques dans le domaine du cinéma, les auteurs ont réalisé une bande promotionnelle grandiose, éloquente et d'une forte sensibilité. Alain Desroches, le réalisateur, et Richard Ostiguy, le réalisateur des effets visuels, méritent les ovations qui leur ont été faites. On pourrait en dire autant du reste de l'équipe de production.

Élie Castiel

Jean-Daniel Lafond • *Les fantômes de la liberté*

Séquences - Le titre de votre film, *La Liberté en colère*, semble ouvert à plusieurs interprétations. Quelle est la vôtre?

Jean-Daniel Lafond - La liberté n'a nul besoin d'explication. Mais il y a aussi «colère». Et pourquoi «colères»? C'est parce que j'ai voulu faire un film sur ce qu'on peut appeler «l'idée de résistance». Quand je dis résistance, ça veut dire comment à un moment donné on résiste, comment survivent des idées, comment nous-mêmes survivons dans des situations radicales. Il est question de violence dans **La Liberté en colère**. Non pas de violence comme nous la connaissons, celle souvent gratuite montrée sur les écrans, mais celle issue de la colère. Colère qui, dans un contexte québécois de libération, est issue du FLQ.

Et comme le dit un des personnages du film: «...au Québec, la colère n'est pas monnaie rare». On pourrait même appeler cette colère, «colères» puisqu'elles sont nombreuses et le résultat de plusieurs fronts de libération, depuis les patriotes jusqu'à nos jours. Et c'est de cette ou ces colères que naissent la violence, et plus particulièrement le désir de changement, de remettre en question la société et l'identité nationale. La liberté est également en colère parce qu'elle est en désarroi devant ce qui aurait pu être ou plutôt ce qui aurait dû être accompli et ne l'a pas été. Quand nous nous plaçons dans le contexte du film, nous sommes devant cinq personnages déçus par les temps actuels, une époque de mollesse et de grisaille qui n'a pas su répondre aux impératifs du choix national.

Alors qu'actuellement nos préoccupations sont d'ordre économique, et qu'on s'intéresse de plus en plus aux revendications des minorités et de l'environnement, pourquoi vous intéresser au FLQ, une problématique qui peut paraître dépassée, mais disons-le sans ambages, mise au rancard?

Parce que tout simplement, les quatre personnages qui ont marqué ce tournant de l'histoire du Québec sont encore vivants et d'une façon ou d'une autre, ils ont des comptes à nous rendre. Je n'ai pas voulu faire un film sur ce que sont devenus les anciens

millitants, mais tout simplement ramener le débat sur notre condition actuelle qui, jusqu'à un certain point, a été modelée à partir de notre histoire. La difficulté d'être, la pauvreté, la crise économique, et j'en passe, tous ces maux actuels sont omniprésents et pourtant je me pose la question quant au si lourd silence entourant ces problèmes. Oui, bien sûr, de nos jours, chacun parle de ses préoccupations: le droit à l'avortement, plus de subventions pour la recherche contre le sida, les problèmes des autochtones, l'écologie... Mais aucune de ces préoccupations n'est reliée à un contexte de société globale. Nous vivons à une époque du «chacun-pour-soi». Certes, les revendications sont le plus souvent justifiées, mais au nom d'un groupe, d'une association, d'une institution, alors qu'à l'époque du FLQ, c'est la société dans son ensemble qui manifestait pour changer les choses. Ce que j'ai voulu montrer dans **La Liberté en colère**, c'est ce qu'aurait été le mouvement social du Québec à une époque déterminée, et que justement il n'était pas né dans l'Est ou dans la planète «Marx», mais issu d'un milieu populaire prisonnier d'une société qui ne lui a pas donné ce qu'il méritait. Malheureusement, nous sommes aujourd'hui dans une société qui vit avec de graves silences.

La scène, troublante, je dois bien l'avouer, où Pierre Vallières pose LA question à Francis Simard paraît tellement véridique qu'elle dépasse le domaine autant du documentaire que de la fiction. La caméra semble se comporter en «intruse». Ou peut-être bien que cette scène est justement «mise en scène».

C'est la question sur l'exécution de Laporte. La scène était inévitable. On ne pouvait pas y échapper. C'était aussi la scène la plus dure à tourner. À partir de ce moment, même les lieux où se trouvent les deux personnages traduisent non seulement leurs émotions, mais par la même occasion renvoient à des circonstances historiques ineffaçables. Quant à la non-réponse de Francis Simard, elle s'inscrit dans un contexte de pure revendication à ce qu'a été cette période et plus particulièrement à ce qu'a été l'acte ou le «non-acte» commis, un geste non existentiel, mais purement politique.

(propos recueillis par É.C.)



La Liberté en colère